

Philippe Demoule

Le pacte des foules

Roman

Chapitre 1

La journée était particulièrement chaude en cette fin de matinée et une atmosphère de plomb régnait dans les rues du centre-ville. Le soleil implacable dardait ses rayons de lave brûlante dans les moindres recoins, transformant la ville en une gigantesque fournaise ardente. Au plus profond des traboules secrètes et des porches enfouis, là où la lumière ne pénètre jamais et où l'on s'attend à trouver un peu de fraîcheur et de répit, un air vicié flottait, stagnant, irrespirable, oppressant, donnant l'impression à celui qui l'avale de s'assécher de l'intérieur et de transformer ses poumons en un parchemin racorni et cassant.

Comme s'il voulait échapper à cette chaleur suffocante, Bruno Lessard pressa le pas sur le trottoir de la rue déserte à l'heure du déjeuner. Il sentait le revêtement de goudron du trottoir, surchauffé et visqueux, mollir sous les semelles de ses chaussures, se liquéfiant sous l'ardeur survoltée du soleil. L'autre extrémité de la rue semblait comme happée par un ciel brûlant qui tentait de l'aspirer comme un vulgaire spaghetti.

Bruno Lessard se hâtait de rentrer chez lui. La ville tout entière, impuissante et résignée, était emprisonnée sous l'épaisse chape de pollution que sécrétaient à flot continu depuis des temps immémoriaux les activités industrielles et domestiques de cette marée humaine sans cesse croissante. L'air saturé ne pouvait plus se renouveler. En ce mois de juillet, débarrassée d'une partie de ses habitants enfuis vers le sud sacrifier au rite sempiternel des congés payés, la ville prenait des apparences apocalyptiques de monde désolé et sans vie à la suite d'un cataclysme sans précédent, d'une dystopie post-nucléaire ou quelque chose de cet ordre. Aurait-il à cet instant croisé Mad Max poursuivi par des hordes sans foi ni loi que Bruno Lessard n'en aurait pas été surpris.

La plupart des volets de la rue étaient clos, soit que les occupants tentent de résister tant bien que mal à la déferlante lame d'air incandescent, soit que les habitations fussent désertées pour cause de départ vers des contrées plus aérées. Bruno Lessard composa le code du portier électronique qui, bien que donnant le

sentiment d'être un frein aux relations sociales les plus larges, permettait surtout aux habitants de l'immeuble d'éviter quelques désagréments majeurs tels que trafics de drogue, défécations, fornications, dégradations et autres joies simples de la vie ordinaire de la cité, puis s'engouffra à l'intérieur du hall de l'immeuble cossu dans lequel il logeait.

Malgré l'imposant lustre haussmannien qui éclairait l'entrée du bâtiment de nuit comme de jour, Bruno Lessard fut brusquement plongé dans une obscurité presque totale tant le contraste était extrême avec l'extérieur. C'était un immeuble bourgeois du XIX^e siècle doté d'un somptueux escalier de pierre de taille, orné d'une rampe en bois précieux et laiton à l'extrémité de laquelle était flanquée une boule d'escalier en verre soufflé nid d'abeille à perles diamantées vénitiennes du plus bel effet. Le sol était recouvert d'un carrelage à damier bicolore noir et blanc décoré de rinceaux et luisant sous la lumière artificielle du plafonnier. L'ascenseur, enfermé dans une cage grillagée, avait été installé comme au forceps, au centre de l'escalier qui n'avait pas été conçu pour

l'accueillir, les ascenseurs, inventés en 1870, n'existant pas encore au moment de la construction de l'immeuble.

Bruno Lessard en investit la cage et repoussa les doubles portes grinçantes. Le moteur bruyant l'arracha péniblement du sol dans un concert de frottements et de claquements alternés, le système de câble d'acier filé semblant prêt à rompre à tout instant. Sur le palier du cinquième étage, l'ascenseur s'immobilisa dans un grand fracas, mais intact. Bruno Lessard sortit un trousseau de clefs de la poche de son veston et ouvrit la porte blindée de son appartement. Il avait fait installer ce coûteux équipement par mimétisme du voisinage plutôt que pour une réelle protection de sa demeure. Son appartement de luxe était en effet chichement meublé et le prix de la porte bardée d'acier dépassait à n'en pas douter la valeur cumulée de tous ses effets personnels. Aucun de ses riches voisins n'avait jusqu'à présent franchi la porte de son logis, l'apparence était sauve, il avait réussi à donner le change. Il était des leurs.

Bruno Lessard prit une douche tiède puis, soulagé, s'effondra sur le canapé en cuir défraîchi et élimé aux coins. Le salon était vaste et d'une hauteur sous plafond conséquente. Il offrait deux fenêtres ouvrant sur un balcon en fer forgé plongeant sur le grand boulevard déserté à cette heure. En réalité Bruno Lessard n'appréciait pas particulièrement son appartement. Il l'avait choisi pour ce que représentaient cet immeuble, cette rue et ce quartier. Dans sa situation cela lui permettait d'afficher une apparente opulence et un niveau de vie élevé. Son loyer astronomique ponctionnait une grande part de son salaire qui n'était pas si élevé, mais dans le monde de la finance il faut dépenser sans compter et paraître pour être.

Cette superficialité et ces artifices, Bruno Lessard était arrivé à en être la première victime et à se leurrer lui-même. Du coup il avait une tendance marquée à se sentir supérieur à ses compatriotes et souffrait d'un ego démesuré.

Bruno Lessard exerçait le métier d'opérateur de marché, que l'on appelait parfois golden boy. Il était employé depuis trois ans par le CGF, Crédit général de France, organisme financier

douteux et tentaculaire né de la fusion des trois plus grandes banques françaises à la suite de leur implosion peu après le scandale mondial de la crise financière née de la débâcle des prêts immobiliers américains à risques. La plupart des banques mondiales, grandes ou petites avaient trempé dans des montages de plus en plus complexes et opaques au fil du temps, de plus en plus douteux et dangereux aussi, dérogeant à leur mission initiale qui était le financement de l'industrie et du commerce ainsi que celui des particuliers, pour s'engager dans une fuite sans fin vers toujours plus de profit. Le phénomène s'était produit dans les états du monde entier sans exception, créant un désordre et un chaos généralisé. Les états souverains avaient alors dû s'endetter pour recapitaliser leurs établissements bancaires en difficulté de manière à éviter le pire. Mais le pire était sans doute à venir pour tous ces établissements bancaires bien peu regardants en matière de déontologie qui surent faire très rapidement des profits colossaux sans se soucier du devenir de plus en plus incertain de leurs clients. Cette recapitalisation se fit bien entendu aux frais de la collectivité et du contribuable de base. Tel le

Phoenix, le Crédit général de France renaquit des cendres des trois plus grandes banques françaises victimes de la crise par incompetence et cupidité.

Bruno Lessard était très fier de travailler pour cet organisme financier des plus opaques, mais assez représentatif du monde de la finance de ce début de troisième millénaire. L'opérateur de marché travaille pour une banque, une société de bourse ou d'investissement. Il est un spéculateur financier rompu à l'analyse économique dont le travail consiste à anticiper les fluctuations à court terme des valeurs boursières pour engranger des profits dans le jeu incessant des achats et des reventes. Il doit faire preuve de réactivité et de maîtrise de son stress. Il se met en danger permanent comme un joueur de poker. Il doit en temps réel acheter aux uns et revendre aux autres, devises, actions, options et obligations. Bruno Lessard avait fait une école de commerce pour pouvoir accéder à sa fonction. Ce n'était ni le stress ni les montées d'adrénaline dont cette profession ne pouvait pas faire l'économie, ni le goût du jeu ou du risque qui l'avaient motivé à épouser ce métier, mais la seule perspective de pouvoir gagner

toujours plus d'argent – sans limite supérieure – pour peu qu'il sache répondre aux attentes de son employeur.

Il pensait réellement pouvoir devenir immensément riche un jour ou l'autre ce qui était tout à fait plausible. Simplement, comme en toute matière, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Sa seule ambition était de paraître et de consommer à l'envi les biens matériels que notre société prodigue. Mais pour le moment Bruno Lessard devait mettre de l'eau dans son vin et freiner sa fringale matérielle, car ses revenus n'avaient rien d'exceptionnel et au CGF il n'était pas fiché comme un élément d'élite à l'avenir prometteur.

A quarante ans Bruno Lessard est resté célibataire sans intention de convoler ni de partager ses biens avec une femme, fût-elle exceptionnelle, sauf peut-être une veuve fortunée ou encore une riche héritière. Il considère qu'il y a suffisamment de femmes en quête d'aventures d'un soir pour assouvir tous ses besoins sans pratiquement bourse délier. A la rigueur un dîner au restaurant s'il le fallait vraiment, si l'affaire semblait ne pas pouvoir aboutir sans cette option dispendieuse. Et

encore dans cette perspective faisait-il en sorte que cela se passe un soir de semaine de manière à produire une note de frais au service comptable du CGF pour être défrayé de cette dépense somptuaire.

Bruno Lessard était un homme bien fait de sa personne, dans la force de l'âge, prenant soin de lui, de son apparence physique, considérant qu'il n'en fallait pas plus pour séduire la plupart des femmes. Et de fait il n'avait aucune difficulté en cela. Son activité professionnelle ne lui laissant que peu de loisirs, Bruno Lessard avait choisi, pour rencontrer des femmes, un moyen de son époque. Il consacrait une heure de son temps, chaque mois au speed-dating, se rendant dans une brasserie de son quartier où étaient organisées ces séances très prisées dans les grandes métropoles.

Le speed-dating avait été inventé à la fin des années 1990 aux États-Unis par un rabbin diplômé de Harvard, Yaacov Deyo, avec pour objectif de préserver la culture juive en favorisant les mariages intracommunautaires. Tout d'abord étaient apparues des déclinaisons purement communautaires s'adressant aux juifs,

aux Asiatiques, aux catholiques, aux noirs, aux sourds et muets, et même aux danseurs de salsa. Sous nos latitudes, les versions libertaires sont adaptées au mode de vie urbain contemporain dans lequel anonymat et vitesse sont les maîtres mots. La méthode est basée sur la première impression et mue par un souci de rapidité et d'efficacité. Les organisateurs effectuent une première sélection parmi les candidats qui se sont inscrits au préalable. Seuls les candidats retenus sont avertis du lieu et de l'heure précise de la séance de speed-dating. Les candidats retenus sont des célibataires d'âge, de revenus et de catégorie socioprofessionnelle équivalents. On les fait asseoir face à face à des tables, deux par deux, pour une durée prédéterminée de sept minutes montre en main. Un signal sonore ponctue le début et la fin de l'entretien. Les hommes ou les femmes changent alors de chaise. La rotation se poursuit jusqu'à ce que chacun ait vu chacune. La conversation peut porter sur tout sujet, mais aucune coordonnée personnelle ne doit être échangée. À l'issue de chaque entrevue, les participants notent une appréciation confidentielle sur la personne qu'ils viennent de rencontrer en indiquant s'ils

souhaitent ou non la revoir. Les organisateurs mettent alors en rapport ceux qui souhaitent se rencontrer à nouveau mutuellement. A y regarder de plus près, cela ressemble assez souvent à une foire agricole, car la courtoisie et le respect de l'autre sont remplacés par la goujaterie et la lubricité. On y rencontre plus d'hommes et de femmes à la recherche d'un bon coup que de cœurs solitaires à la recherche de l'âme sœur. En tout cas, telles étaient les propres motivations de Bruno Lessard à qui une heure de speed-dating fournissait sa ration mensuelle de chair plus ou moins fraîche. Il y avait là comme un relent de boucherie. Les couples se formaient souvent dès la sortie du bar et les hôteliers du quartier se frottaient les mains, ravis de cette aubaine.

Bruno Lessard ne regrettait pas sa séance de speed-dating du jour. Ne venait-il pas d'appâter une superbe blonde pulpeuse ? Pour la ferrer, il l'avait tout de suite emmenée déguster un sorbet dans un café de Saint-Germain. Les Français consomment plus de 363 millions de litres de glace. Soit environ six litres par an et par personne. L'inconnue à découvrir est la quantité de glace nécessaire et suffisante pour qu'un

homme parvienne à faire entrer une femme dans son lit. On pourrait alors calculer le nombre moyen d'orgasmes que l'industrie laitière dans sa filière produits glacés est susceptible de déclencher chaque année. Et peut-être les instances politiques décideraient-elles de soutenir cette industrie pour le bien-être de la population et la sauvegarde de la démographie.

La jeune femme se nommait Coraline Lelièvre. Elle exerçait comme vendeuse dans une boutique de prêt-à-porter en périphérie de Paris. Elle était blonde, elle était bien faite, elle ne parlait pas trop et ne posait pas de questions. Elle plaisait bien à Bruno Lessard.

Chapitre 2

A demi dissimulé derrière le rideau de la fenêtre du premier étage, un homme immobile regardait au loin, l'œil rivé sur l'horizon, bien au-delà de la ville, bien au-delà du monde réel. Immobile, le regard vide, il semblait absent, égaré, presque hagard. Pas une fibre de son corps ou de son visage ne bougeait et l'on eut pu croire de prime abord qu'il s'agissait d'une apparition, d'une illusion, d'un spectre. Comme bien souvent Emilio Dupuis était simplement perdu dans ses pensées. Son esprit divaguait sans but précis dans un flot de séquences imagées et d'idées décousues qui se bouscullaient sans cohérence, sans fil conducteur, le submergeant dans le désordre de sa conscience. Égaré dans ses errances il paraissait fragile et vulnérable comme si une seule parole maladroitement prononcée à l'instant à son endroit eût pu à elle seule le faucher, l'anéantir et l'engloutir à tout jamais.

De sa fenêtre Emilio avait une vue plongeante sur les appartements de l'immeuble d'en face. Il ne se privait d'ailleurs nullement d'user et abuser de ce point de vue dominant

pour observer ses contemporains, pénétrer leur intimité, épier leur vie, découvrir leurs petits secrets, essayer de les comprendre avant que son verdict ne tombe comme un couperet, implacable et définitif.

A cinquante-neuf ans, Emilio se mouvait avec difficulté dans les méandres de l'existence, le grand dédale de la vie, victime d'un changement peut-être trop rapide, trop brutal, trop précipité de la société dans laquelle il évoluait à pas mesurés. En quelques décennies à peine toutes les valeurs que ses parents et la société lui avaient inculquées, imposées, vissées dans le corps et dans l'esprit, avaient été mises à mal, démantelées puis atomisées. Ces valeurs d'altruisme, de compassion, de solidarité, d'effort, de droiture, de fidélité même avaient forgé son mental, son caractère, sa nature et par là même ses réactions et son mode de vie. Sans verser pour autant dans une nostalgie passéiste, qui serait la preuve formelle d'une inaptitude caractérisée à vivre en société, Emilio réfutait avec acrimonie une société qu'il estimait être en déliquescence, en déficit cruel de visibilité, de créativité et d'amour. Il n'aimait guère ses contemporains qu'il estimait méchants,

hypocrites, égoïstes et stupides. Il ne les aimait pas, mais il s'y intéressait.

Emilio parcourait les allées de la vie dans un état permanent et inaltérable de réaction contre un conformisme latent destructeur de la société de ce temps. Divorcé et solitaire, il était informaticien et s'immergeait des jours durant dans le peaufinage d'algorithmes complexes et alambiqués qui l'accaparaient tout entier, repoussant un temps au loin les pensées noires qui emplissaient habituellement son esprit.

Toujours campé devant sa fenêtre, Emilio émergea de ses songes, revenant une fois encore à cet aphorisme selon lequel le péché originel, damnation de la société moderne qui la mènera inéluctablement à sa perte est la notion du court terme, érigée en principe de base désormais universel, fondement et finalité de toute activité humaine, industrielle, financière, matérielle et même sexuelle. Cette notion obsédante et omniprésente du court terme, Emilio la voyait ressurgir au détour de chaque conversation, de chaque acte, de chaque projet, de chaque réalisation, encore et encore, toujours et partout. L'industrie, l'économie, les rapports sociaux et même amoureux étaient gangrenés par le court

terme. C'était comme une maladie sournoise, insidieuse, une nécrose du tissu social qui en l'absence d'apport d'oxygène, c'est-à-dire d'amour, de respect et de considération, meurt et se putréfie. Emilio était intarissable sur le sujet. Il pensait ne pas être outrancier dans ses propos, mais au contraire lucide sur la cause des malheurs et des misères de l'humanité tout entière et se sentait capable de faire la démonstration que la dissection et l'analyse synthétique de tous les maux et désordres qui nous troublent en ce bas monde ramènent inévitablement à la notion du court terme. Emilio avait appris qu'il faut donner du temps au temps, mais déplorait que cette formule surannée et désuète ne soit plus d'actualité dans le monde contemporain et que lui ait été substitué le redoutable *Time is money* adopté par l'ensemble des sociétés de la planète, riches ou pauvres, blanches ou noires, du Nord ou du Sud.

Le Professeur Avigdor Cahaner, scientifique sans cerveau et grand manipulateur génétique de l'Université Hébraïque de Jérusalem a créé en 2002 le barechicken, un poulet sans plumes issu d'hybridations entre un oiseau

naturellement sans plumage et un poulet d'élevage normal. Certes il n'y a pas eu manipulation génétique, mais la preuve est faite que même le monde de la recherche, à la solde du grand capital, sert la cause du court terme. Grâce à cette absence de plumes, les transformateurs vont gagner du temps et donc de l'argent. Time is money. Le volatile se développe moins vite quand la température est élevée. Privé de son plumage il a moins chaud, est moins stressé et se hâte plus vite vers l'abattoir. On lui prédit un bel avenir dans les pays chauds du Tiers Monde où il pourra utiliser toute son énergie pour croître plus vite sans faire pousser des plumes inutiles en pure perte. Comptons sur les chercheurs écervelés et corrompus pour nous concocter un monde sans couleur, un monde sans poils et sans orties, un monde sans douleur et sans plaisir, un monde formaté, sur mesure, bref un monde efficace.

Un peu contrarié par la teneur passablement négative des pensées qui l'habitaient, Emilio revint peu à peu à la réalité des choses qui l'entouraient. Encore tout accaparée par ses pensées sombres, son attention fut attirée par une jeune femme déambulant sur le trottoir

situé juste en face, sous ses fenêtres. Elle arpentait le macadam d'un pas rapide et assuré, martelant l'asphalte de ses talons aiguilles, semblant se hâter vers un destin impérieux qu'elle ne pouvait fuir et qui l'appelait avec une insistance péremptoire. Échappant à ses sinistres rêveries grâce à la délicieuse apparition de la jeune femme dont les appâts affriolants avaient su l'extirper de cette torpeur, Emilio Dupuis laissa retomber sur la fenêtre la lourde tenture de damas de coton d'Égypte cramoisi.

Emilio ne quittait que rarement le repaire où il vivait terré. Il avait aimé parcourir le vieux continent au volant de sa Ford Mustang de 1970, à la découverte des pays de l'Europe. En 2024, après la grande pénurie de pétrole il avait été contraint de remiser sa voiture qui ingurgitait dix-sept litres aux cent kilomètres d'un précieux carburant devenu désormais inaccessible au commun des mortels. Comme presque tout le monde, ses déplacements ne pouvaient plus se faire que par le train. Et encore fallait-il trouver une destination desservie par le rail. La totalité des lignes secondaires avait disparu depuis bien longtemps. Les trains à grande vitesse, les seuls

qui avaient survécu et qui même se multipliaient partout en Europe étaient alimentés par des centrales nucléaires dont le nombre et la taille croissaient sans cesse, inexorablement, comme une fatalité. C'était comme une prairie au mois d'octobre quand les coulemelles éclosent en quelques heures à peine, étalant de surprenants tapis de champignons spontanés.

Seules quelques centaines de milliers d'Européens avaient encore accès à l'or noir sévèrement rationné et hors de prix. Les entreprises les plus prospères distribuaient des bons de carburant aux meilleurs éléments parmi leurs effectifs pour les inciter à ne pas écouter le chant des sirènes de la concurrence cherchant à les débaucher à son profit. Depuis quelques années les routes des États groupés d'Europe étaient très peu fréquentées et par la force des choses la mortalité routière était devenue pratiquement nulle. Les routes demeuraient pourtant entretenues par les pouvoirs publics dans l'espoir qu'un hypothétique substitut au pétrole puisse prochainement émerger, ce qui était bien peu vraisemblable en l'état actuel des connaissances scientifiques. Certes des

alternatives existaient concrètement applicables sur le champ, mais présentant des inconvénients inacceptables en termes d'exploitation, d'environnement ou de coût. Dans ce domaine la recherche était en panne, au point mort.

La nuit tombait sur l'Europe. Emilio Dupuis arpenta fébrilement l'appartement vide qui résonnait, emplissant les pièces nues d'échos vibrants et sonores. Non il ne regretterait pas ce lieu qu'il s'apprêtait à désertier définitivement sans se retourner. Il ne l'avait pas vraiment choisi. Il ne l'aimait pas, ne le supportait plus. Un hasard de la vie l'avait attiré ici malgré lui de manière insidieuse. Il avait cru pouvoir s'y enraciner. Il s'était fourvoyé et désirait maintenant fuir au plus vite cet endroit sans joie et sans vie où il avait vu ses racines dépérir peu à peu jusqu'à pourrir et se décomposer. Il claqua une dernière fois la porte palière de la demeure. Il laisserait derrière lui bien des tourments et des tranches de vie amères. Il se dit qu'il ne reverrait plus jamais ce lieu qu'il effacerait bien vite de sa mémoire, démarra le fourgon chargé de ses meubles et de ses effets personnels et prit la direction d'Arles, sa terre

promise, cette cité romaine magique où, dit-on,
souffle un vent de liberté.

©2017, Philippe Demoule
ISBN 978-2-900065-00-6
Achévé d'imprimer en Janvier 2023
par TheBookEdition.com à Lille (Nord)
Imprimé en France
Dépôt légal : Juillet 2017
12 € TTC